

## LE CAHIER DU SAMEDI

# Une Québécoise à l'école de la peinture japonaise

JACQUES BOYER

TOKYO (AFP) — Le nihonga, la peinture traditionnelle du Japon. Ce sont d'imposants paravents à fond doré qui ornaient jadis les châteaux des seigneurs guerriers. Ou encore ces fins rouleaux de papier et de soie suspendus aux murs, où une seule image suffit, dans la quiétude d'une pièce, pour évoquer un paysage, une saison, un état d'âme. Une peinture grandiose ou intimiste, selon l'échelle. Mais toujours, à cause des matériaux qu'elle emploie, proche de la nature d'où elle puise ses couleurs.

Les artistes japonais, séduits par l'Occident, abandonnent peu à peu leurs propres traditions au profit des techniques venues d'ailleurs.

Mais la tentation s'opère parfois en sens inverse, comme en témoigne l'itinéraire d'une jeune peintre québécoise, arrivée au Japon en septembre dernier pour se faire apprentie auprès d'un maître de nihonga.

« Etudiante, je me suis mise à l'huile et à l'acrylique comme tout le monde mais je n'accrochais pas, explique Yolande Bernier, 33 ans. Ce sont des matériaux morts, il n'y avait pas de feeling. » Une déception qui l'incite à chercher d'autres voies et la conduit au Japon pour se perfectionner dans la peinture sur soie. Ce premier séjour, en 1982, lui fait découvrir le nihonga. Elle ne s'en est pas détournée depuis.

Tout la fascine: d'abord les couleurs, d'origine minérale. Roches, coquillages, pierres précieuses sont broyés jusqu'à devenir une poudre dense, à la consistance du sable ou, selon l'effet désiré, du talc soyeux. La palette consiste donc en une quantité de petits sachets de pigments poudreux qui seront combinés avec une résine et de l'eau avant d'être appliqués.

L'oeil est attiré par un bleu éblouissant, pur et profond à la fois. C'est du lapis lazuli, pierre sacrée de l'Orient. Une rangée de poudres dans des tons ocres se termine par un rouge noirâtre: le sang séché d'un insecte du désert.

Mais pour l'artiste, la magie ne fait que commencer. Il faut mainte-

nant préparer ses couleurs, tel un alchimiste, à l'aide de feu, d'eau et d'os.

Les pigments sont d'abord chauffés, en l'occurrence sur un banal réchaud à gaz, avant d'être mélangés à la résine faite d'os de cerf broyés. Grâce à cette substance animale, les poudres minérales adhéreront au support, que ce soit papier, bois ou tissu. Avec le bout des doigts l'artiste remue la résine, l'eau et le pigment au fond d'une coupe de porcelaine jusqu'à ce que la résine ait imprégné chaque grain de poudre. On « sent » quand le dosage est bon.

Les couleurs sont sensibles au temps, à l'humidité ambiante, à l'acidité des mains, de sorte qu'on ne reproduit jamais deux fois exactement le même ton. Comme l'art du potier, le produit final représentera une sorte d'équilibre entre la volonté de l'homme et les caprices de la nature.

À l'application, le nihonga ressemble à l'aquarelle. L'intensité des couleurs peut être atténuée par l'eau et, selon le sujet, on en ajuste la quantité et choisit les pinceaux les mieux adaptés. Un pinceau large comme un livre sera utilisé pour broser le fond du tableau, un plus mobile pour former les pétales d'un prunier ou les mille aiguilles d'un pin.

Le nihonga a été pour Yolande Bernier plus facile que les conditions, parfois rudes, de son apprentissage.

Logée par des soeurs de charité québécoises près de Kawasaki, une banlieue ouvrière de Tokyo, elle a une heure et demie de transport pour se rendre à la faculté où elle suit depuis octobre ses cours avec le professeur Akira Ito, et autant au retour.

Son atelier: un coin de salle de classe traversé de courants d'air où tout s'entasse — tableaux, matériel, meubles et bols de nouilles à moitié vides. En hiver, un vieux poêle à mazout doit tout chauffer.

Bref, au coeur de la troisième puissance économique du monde, elle partage la vie des habitants pour

qui, dans leur immense majorité, la prospérité reste une notion plutôt abstraite.

« Ce fut un choc, admet-elle. Chez moi, à St-Joseph-de-Beauce, mon atelier est aussi grand que cette salle de classe », partagée avec une vingtaine d'autres élèves. Ajoutez à cela, l'isolement de la langue.

Mais elle produira huit tableaux en six mois, fruit d'un travail acharné. Contemplatifs, personnels, ils font « plus japonais » que les oeuvres de ses camarades nippons.

L'apprentissage sera achevé par une semaine à Nagoya auprès d'un vieil artisan de « washi » (papier japonais) pour en découvrir les propriétés spécifiques. Car une fois rentrée au Québec, elle va devoir tout commander ici, papier, pigments et pinceaux, pour continuer son travail.

Une ambition: arriver un jour à tirer et fabriquer elle-même sa gamme de couleurs à partir des éléments du pays. S'y prêteront-ils?